

**Mexico dans les yeux  
et la littérature d'une Montréalaise  
(sur *Le nombril de la lune* de Françoise Major)\***

**Yolanda Guillermina López Franco  
Universidad Nacional Autónoma de México**



Françoise Major est une jeune écrivaine québécoise et *Le nombril de la lune* est son deuxième recueil des nouvelles. Le premier, *Dans le noir jamais noir* (La Mèche, 2013), lui a valu le prix Adrienne-Choquette de la nouvelle. Elle a également été finaliste au Grand Prix Littéraire Archambault et a reçu plusieurs bourses à la création. Elle a fait des études de communication et a obtenu un diplôme de création littéraire de l'UQAM. Elle

travaille aussi en tant que réviseuse et traductrice, et a dirigé le festival de cinéma Quebecine, à Mexico.

Après un séjour de 6 ans au Mexique, l'auteure a acquis une vision du « dedans », différente de celle que pourrait avoir une Montréalaise « de

---

\*Major, Françoise (2018). *Le nombril de la lune. Nouvelles*. Montréal : Le Cheval d'août. 276 p. ISBN : 978-2-924491-28-1.

passage » au pays. Et cela se traduit immédiatement dans ses histoires, dans la langue mélangée qu'elle emploie : un français truffé de mots espagnols du registre populaire du Mexique, spécialement de Mexico. On y reviendra ci-dessous.

Ce nouveau recueil porte un titre, *Le nombril de la lune*, qui fait allusion à l'étymologie attribuée au toponyme náhuatl de Mexico, liée à son tour à la légende de sa fondation. C'est aussi le titre de la dernière nouvelle qui ferme le livre, et qui raconte de façon mi-sérieuse mi-humoristique ce qui pour les Mexicains constitue une partie du mythe des origines.

La première chose qui frappe l'attention lorsqu'on avance dans la lecture des récits est la violence omniprésente dans les histoires racontées. Indépendamment de la réalité du pays — indéniablement très dure — on peut reconnaître dans les faits fictionnels l'ambiance sombre que l'on observait déjà dans le premier livre de Major. Un goût un peu morbide pour les côtés désagréables des gens et des choses qui semblent tout à fait « normales » dans leur quotidienneté. Ni les enfants ni les adolescents n'échappent à cette violence. Et en même temps, c'est la dérision, l'humour noir, qui viennent contrecarrer tant soit peu l'oppression que l'on ressent à la lecture des descriptions crues de faits parfois horribles, parfois sinistres.

Mais il y a aussi autre chose que la violence, il y a également la culture mexicaine métisse, souvent joyeuse, qui fait oublier par moments la misère dans laquelle évolue une bonne partie des personnages. On trouve dans les nouvelles des descriptions détaillées, par exemple, d'une fête de quinze ans : ce qu'on y mange, ce qu'on y danse, comment sont habillés les invités, la famille et, surtout, la fille qui fête ses quinze ans. On apprend dans le livre comment sont les transports publics à l'heure de pointe, le bus, le métro. Que fait la jeunesse « dorée » pour s'amuser ou se distraire.

Car c'est un livre fait de contrastes : entre les riches et les pauvres (*Le Noël chez Lalo* ou les récits qui composent la suite discontinue de *Deux oiseaux, un chemin*) ; entre la beauté du paysage et l'horreur du massacre des

normaliens d’Ayotzinapa (*Numéro 140301751*) ; entre les étrangers survalorisés — ceux qui viennent des pays riches, cela se comprend — et les concitoyens (*Le roi*) ; entre le désespoir et la joie de vivre (*La muchachada*) ou l’effet de soupape face à une oppression trop grande (*Panem et circenses*). Des contrastes aussi entre les générations (*Socorro, La suegra* ou *Kowlaan Café*) ; ou bien entre les rôles dévolus aux femmes et aux hommes (*Agarrelo que le agrade, Mario washere, Deux oiseaux, un chemin*).

Ce volume est très différent dans sa structure par rapport à *Dans le noir jamais noir*, le premier livre de l’auteure. Ce n’est pas un recueil d’histoires indépendantes les unes des autres. On observe ici un riche ensemble hétéroclite qui comporte, oui, des nouvelles, mais aussi des poèmes (5 *haïkus ecatepunkenses*), des traductions de couplets de chansons populaires insérés en *incipit* de certaines histoires ou groupes d’histoires — de là la « bande sonore » qui se trouve en fin d’ouvrage, qui peut surprendre et qui est l’un de nombreux atouts de l’ouvrage parce qu’elle présente un autre aspect de la culture mexicaine vue en même temps de l’extérieur — en français et par une Québécoise — ainsi que de l’intérieur — depuis la perspective d’une résidente de longue date dans le pays. Certaines histoires, tout en appartenant au registre littéraire puisqu’il s’agit de fictions, comportent des fragments qui rappellent les études ethnographiques ou sociologiques, parfois à la limite de la chronique journalistique ou de l’autobiographie, sans que la qualité du récit en soit touchée. Le tout agglutiné par la toile de fond de la vie de tous les jours à Mexico ou ailleurs au Mexique.

Un autre trait qui a évolué depuis *Dans le noir jamais noir* est l’emploi de la polyphonie dans les voix narratives. Dans ce premier recueil, le *tu* narratif peut surprendre un lecteur qui s’attend à un narrateur à la troisième voire à la première personne. Dans certains récits de *Le nombril de la lune*, les voix qui racontent changent parfois à l’intérieur de « la même » histoire, ce qui peut paraître au début quelque peu déroutant mais qui rend plus intéressante la recherche du fil conducteur.

On devine par moments l'influence de Patrice Desbiens, notamment de *L'homme invisible / The Invisible Man* parce qu'on retrouve des jeux entre les deux langues (français et espagnol, mais parfois aussi un peu l'anglais) dans des fragments qui se trouvent côte à côte, qui semblent similaires mais qui sont en réalité parallèles. Ceci à côté de figures plus classiques, tel l'oxymore « ma tristesse euphorique » (236).

C'est un excellent ouvrage, très original mais qui s'avère sans doute difficile à lire pour un public francophone qui ne connaît pas forcément l'espagnol mexicain, familier et populaire, ni les us et coutumes de cette société si différente de celle du Canada. Il est certain que le glossaire et les notes qui se trouvent à la fin du livre, ainsi que les contextualisations faites à l'intérieur des histoires, aident beaucoup à la compréhension de celui qui lit. Si *Le nombril de la lune* était traduit en espagnol, il gagnerait sûrement bien des lecteurs car il aurait du succès parmi les Mexicains qui se regarderaient dans un miroir autre que le leur propre.